

# HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE

PAR ERCKMANN-CHATRIAN

En me reconduisant, il me serra encore un écu de cinq francs dans la main ; et comme je ne voulais pas le recevoir, ayant déjà mon compte :

— « Ton compte, c'est bon, dit-il ; mais cet écu, c'est pour mon plaisir à moi que tu vas le prendre ; c'est pour boire un coup à la santé du père Nivoi sur la route. Tu ne peux pas me refuser ça. »

J'acceptai donc ; puis, étant rentré chez nous, je racontai mes visites à la mère Balais, qui parut contente. Elle avait déjà vidé sa grande malle pour y mettre mes effets ; et ceux qui nous auraient vus pendant le souper ne se seraient jamais figuré que le plus grand chagrin nous accablait tous les deux, parce que nous parlions de mon voyage comme d'une chose naturelle et qui devait arriver tôt ou tard ; seulement, nous avions espéré le retarder, et le moment était venu plus tôt que nous ne pensions.

Oui, voilà ce que nous disions ! Mais cette nuit-là, sachant qu'il faudrait partir le lendemain, que ma place était retenue, que je ne reverrais peut-être jamais Annette, ni celle qui m'avait recueilli, qui m'avait nourri de son travail, élevé, aimé comme son propre enfant, ni la vieille maison où j'avais passé mon enfance, ni la vieille ville, ni la côte, ni les bois, je versai des larmes bien amères ; et j'entendais la brave femme, ma seconde mère, tousser de temps en temps tout bas, comme quand quelque chose vous étouffe, puis se lever doucement, aller à l'armoire, écouter du côté de ma chambre. J'aurais voulu lui faire croire que je dormais, mais ce n'était pas possible !

Le matin, au petit jour, lorsque j'ouvris ma porte, elle était déjà là devant ma malle, assise, les mains croisées sur ses genoux. Rien que de nous regarder, nous aurions voulu recommencer nos cris. Mais elle avait pourtant plus de courage que moi, car elle me souriait toujours.

— « Tu ne m'oublieras pas, Jean-Pierre, » fit-elle.

Quand j'entendis cela, je me sauvai de nouveau dans ma chambre, éclatant en sanglots comme un malheureux. De se quitter quand on est riche, ce n'est rien ; mais pauvre, lorsqu'on ne sait pas ce qu'on deviendra, voilà ce qui vous déchire. Ah ! quelle mauvaise idée elle avait eue de me prendre à Saint-Jean-des-Choux, pour le bonheur qu'elle méritait ! Des gueux, en faisant leurs mauvais coups, ont quelquefois plus de chance que les honnêtes gens en faisant le bien, et c'est à cause de cela que, à moins d'être un véritable bandit, il faut absolument croire en Dieu. Où donc serait la consolation sans cela ? Les brigands auraient raison d'être des brigands, on ne pourrait rien leur répondre ; tous les honnêtes gens seraient des bêtes !

Enfin, ces retards ne peuvent pas toujours durer ; il faut pourtant que je raconte mon départ de Saverne, et c'est le plus pénible. Il faut tout dire, il faut se rappeler les grandes misères aussi bien que les bonheurs : c'est la vie.

À quatre heures, la mère Balais avait fait ma malle ; elle était fermée. Moi, je l'avais regardée en l'aidant. Elle m'expliquait tout et je l'écoutais : c'était comme la voix de ma propre mère. Elle devait aussi bien voir dans mes yeux ce que je pensais ; elle paraissait plus contente, de temps en temps elle disait :

— « Sois tranquille, Jean-Pierre, sois tranquille, nous nous reverrons dans le bonheur. Tout cela n'a qu'un temps. »

Et je lui répondais « Oui » tout bas.

— « Tout finit par bien aller, disait-elle, pourvu qu'on ait du courage. Maintenant, moi, je suis tout à fait remise. Mais le moment approche, Jean-Pierre, il ne faut pas être en retard. Tiens, mets ça dans ta poche, mon enfant ; prends garde de le perdre. »

— « Qu'est-ce que c'est ? lui demandai-je étouffé. »

— « Tu n'auras pas de l'ouvrage tout de suite en arrivant à Paris, fit-elle ; il te faut un peu d'argent pour attendre. J'avais mis ça de côté, dans la crainte d'une maladie... et puis l'idée de la conscription... C'est soixante francs. »

— « Et vous ? »

— « Oh ! moi, tiens, regarde... l'argent ne me manque pas. »

Elle me montrait notre petite boîte, avec cinq ou six pièces de cinq francs.

— « Oh ! je ne m'oublie pas ! » fit-elle.

J'étais comme étourdi. Je l'enbrassai, et puis j'enlevai la malle sur mon épaule, et nous sortîmes. Dans la rue nous marchions l'un près de l'autre sans rien nous dire.

En arrivant près des messageries, nous vîmes de loin le père Nivoi, qui nous attendait sous la porte cochère. Il fit quelques pas à notre rencontre, en s'écriant :

— « Vous arrivez juste, ça ne peut plus tarder. »

Il me remit en même temps la lettre pour M. Braconneau, et je la serrai dans la poche de ma veste.

Un grand trouble me possédait : je voyais ma malle sur cinq ou six autres ; les gens entrer et sortir ; j'entendais le père Nivoi répéter que c'était bien, que tout irait bien, que je montrais du caractère ; mais, comme la voiture ne venait pas, la mère Balais et moi nous étions là tous les deux à demi morts.

De temps en temps, en nous regardant, nous nous faisons de la peine l'un à l'autre, à cause de notre épouvante. Elle ne pouvait plus rien dire. Et comme nous étions ainsi, voilà qu'on entend tout au loin la trompette du conducteur, et que la grosse voiture, avec ses paquets, sa large hâche, ses quatre chevaux gris-pommelés, et ses conscrits à calotte rouge sur l'impériale, paraît au haut de la grande rue. Tout le monde crie :

— « La voilà ! »

— « Allons, Jean-Pierre, embrassons-nous, me dit le père Nivoi. »

Moi, je jetai les yeux sur la mère Balais ; elle me tendait les bras et voulait parler, mais elle ne disait rien. Alors je la pris, je la serrai... c'était comme un étranglement.

Le bruit sourd de la diligence approchait, ensuite il se tut ; les grelots des chevaux tintaient à la porte. J'entendais les cris des voyageurs, je sentais la main du père Nivoi sur mon épaule, qui me tirait en parlant ; mais je ne comprenais rien, je ne pensais plus à rien, je serrais toujours ma pauvre vieille mère Balais.

À la fin, je ne sais pas comment nous nous étions séparés, et moi dans la diligence, avec six ou sept conscrits qui chantaient en buvant de l'eau-de-vie. Je me retournai en criant :

— « Mère Balais ! »

Elle était appuyée contre la porte. Nivoi essayait de l'entraîner, mais elle ne voulait pas. Moi, je courais pour descendre, quand tout à coup la grosse voiture se balança lourdement et partit avec un bruit terrible : le conducteur sonnait de la trompette, les toits en équerre défilaient, quelques passants se retournaient, en se serrant contre les murs ; puis le ciel parut, le bouquet de vieux sapins verts se montra sur notre droite, avec un petit carré de vigne ; nous étions hors de Saverne, nous grimpons la côte, la voiture se ralentissait ; et bien loin par-dessus les forêts, je voyais Saint-Jean-des-Choux, mon premier nid abandonné. Le souvenir de mon père, le pauvre bûcheron, me revint, et malgré les conscrits qui riaient et chantaient, je courbai la tête sur les genoux et je pleurai.

— « Ah ! que de choses me revenaient !... »

Plus haut, à mi-côte, près de la belle fontaine, où descend le sentier de Saint-Jean-des-Choux, la petite porte derrière s'ouvrit, et le conducteur s'écria :

— « Ceux qui veulent monter avec moi par la traverse, pour se dégourdir les jambes ? »

Les conscrits descendirent ; je restai seul dans la diligence, montant au pas la grande route tournante. Les chevaux soufflaient. Quelques voyageurs traversaient les bruyères à droite, avec le conducteur ; moi, penché sur le bord de la petite lucarne, je regardais à gauche le beau vallon de la Schlittenbach, la maison de M. Leclerc au fond, son pavillon sur le rocher, les grands bois, les ruines du Haut-Barr et du Géroldseck dans les nuages ; et puis au loin l'immense plaine d'Alsace, toute bleue, et le vieux Saverne au pied de la côte, ce vieux Saverne où j'avais passé tant de beaux jours !

Je me disais :